Zeitschrift: Archäologie der Schweiz : Mitteilungsblatt der Schweizerischen Gesellschaft für Ur- und Frühgeschichte = Archéologie suisse : bulletin de la Société suisse de préhistoire et d'archéologie = Archeologia svizzera : bollettino della Società svizzera di preist

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Ur- und Frühgeschichte

Band: 21 (1998)

Heft: 2

Artikel: Reliques et répliques, ou l'archéologie au Musée national suisse

Autor: Flutsch, Laurent

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-17125

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Reliques et répliques, ou l'archéologie au Musée national suisse

Laurent Flutsch

1998: le Musée national fête son centième anniversaire. Faute d'avoir su archiver toutes ses écritures, il est bien en peine d'écrire en détail sa propre histoire. Les rapports annuels et autres documents (trop) officiels permettent toutefois d'en tracer les grandes lignes et de mesurer la place qu'y occupe l'archéologie, dès le début et même avant le début. En effet, l'intérêt forcené porté aux sites »lacustres« par les collectionneurs de la seconde moitié du 19ème siècle a joué un rôle non négligeable dans la préhistoire du Musée national[1].

Crânes préhistoriques au Palais fédéral

16 juin 1880: le conseiller national Salomon Vögelin soumet au Conseil fédéral l'idée d'un musée national analogue à ceux des pays voisins, où réunir vestiges archéologiques, trophées guerriers et autres témoignages d'intérêt national. Proposition rejetée.

En 1883, il revient à la charge au Conseil national, arguant que

»c'est le dernier moment si l'on veut entreprendre quelque chose. Jamais le pillage de la Suisse par des antiquaires suisses et étrangers, baptisés ou circoncis, ne fut plus éhonté et frénétique qu'aujourd'hui. Laissez encore passer 20 ans et vous ne trouverez plus qu'un sol totalement stérile.«[2]

En effet la dilapidation liée notamment au sac des sites lacustres servit souvent d'argument en faveur d'un musée national.

C'est alors qu'intervient Victor Gross. En écumant les rives des Trois Lacs après la correction des eaux du Jura, ce médecin de La Neuveville a constitué une imposante collection préhistorique (8227 pièces) qu'il a présentée aux expositions universelles de Vienne en 1873 puis de Paris en 1878, et qu'il a publiée sous le titre »Les protohelvètes ou les premiers colons sur les bords des lacs de Bienne et Neuchâtel«, paru à Berlin en 1883. Dans la préface, l'anthropologue Rudolf Virchow souligne que

»c'est un grand mérite de la part du Dr. Gross que d'avoir aussi conservé, avec une piété particulière, les restes des lacustres eux-mêmes. Rien, dans les propriétés physiques de cette race, ne concorde avec le préjugé d'une infériorité corporelle. Au contraire, on doit admettre qu'elle est chair de notre chair et sang de notre sang. Les magnifiques crânes d'Auvernier peuvent être montrés avec honneur parmi ceux des peuples historiques. Par leur volume, leur forme et les détails de leur structure, ils avoisinent les meilleurs crânes de la race aryenne.«

En septembre 1884, Gross propose sa collection au Département fédéral de l'Intérieur, en avançant qu'elle pourrait alimenter l'éventuel futur musée national. Il ajoute qu'en dépit d'offres alléchantes de l'étranger, son patriotisme l'incite à se tourner d'abord vers Berne. Le Conseil fédéral achète la collection pour la somme rondelette de 60 000.-, en précisant qu'il s'agit-là d'un

»encouragement à la science, mais aussi à la piété«, et que *»nulle part ailleurs on ne peut embrasser l'évolution de nos ancêtres, des laborieux débuts de l'âge de la pierre aux étapes toujours plus élaborées du cuivre, du bronze et du fer. Nulle part la loi du Progrès naturel n'est apparue au regard de manière plus convaincante que par ce choix très éclairé d'objets lacustres«. ... »La zone culturelle des Trois Lacs est désormais définitivement exploitée après l'assèchement de leurs rives originelles et les fouilles exhaustives qui y ont été menées ces 10 dernières années. Plus aucune station lacustre ne sera mise au jour et il n'est donc plus possible, désormais, de former de nouvelles collections.«*[3]

Si cet achat répond à la préoccupation de sauvegarder un patrimoine menacé, il ne constitue en rien un pas vers la création d'un musée national. Dans un climat politique dominé par l'opposition entre centralistes et fédéralistes, il sert plutôt de prétexte à ne rien décider. Et si plusieurs villes - La Neuveville, Lausanne, Genève, Neuchâtel - proposent d'héberger la collection Gross, les sept sages décident de l'installer au Palais fédéral: c'est plus neutre.

Les pièces y sont présentées par ordre chronologique. On y ajoute les deux tableaux figurant des villages lacustres, que le Conseil fédéral avait commandés à Rodolphe-Auguste Bachelin pour l'exposition universelle de 1867 à Paris (fig. 1).

Par la suite, la Confédération procède à d'autres achats, parmi lesquels, en1889, l'ensemble d'objets laténiens du Neuchâtelois Emile Vouga. Il semble cependant que l'exposition préhistorique du Palais fédéral, isolée au sein d'une administration (déjà) envahissante, ait été rapidement empoussiérée et fort peu visitée.

Entre-temps, Vögelin continue à réclamer un musée national. Mais le Conseil fédéral ne veut pas de décisions hâtives; tout en admettant qu'un tel musée *»exercerait un effet patriotique et artistique autrement plus puissant que les collections cantonales isolées et étroitement limitées«*, il propose le 14 juin 1886 une loi prudente sur la participation de la Confédération à la sauvegarde d'antiquités nationales, à l'aide d'un crédit annuel de 50 000.- affecté à des fouilles, des achats, des travaux de conservation mais aussi, en cas de besoin, au soutien des musées cantonaux pour l'achat de témoignages historiques d'intérêt cantonal[4]. Conséquence directe, la Commission fédérale pour la conservation des antiquités suisses est créée en 1887. Vögelin en fait partie.

Mais les emplettes de la Confédération posent bientôt des problèmes de place, et le Zurichois Heinrich Angst en profite pour relancer l'idée du musée; dans un papier intitulé *»Zürich und das Schweizerische Landesmuseum«*, publié le 24 février 1888 dans la Neue Zürcher Zeitung, il appelle à se mobiliser pour un siège zurichois. Pareille provocation ne reste pas sans réponse: malgré l'absence de toute décision politique sur la création du musée, Genève se porte candidate le 5 mars, suivie de Bâle, de Berne, de Zurich - officiellement - et de Lucerne. Menacé par l'accumulation galopante des objets, pressé par le décès du Bâlois J. L. Merian qui lègue sa vaste collection d'antiquités à la Confédération afin qu'elle *»bâtisse et enrichisse un musée national pour les œuvres d'art et l'artisanat des temps passés«*, pris de court par l'afflux des candidatures municipales, le Conseil fédéral est acculé à la décision.

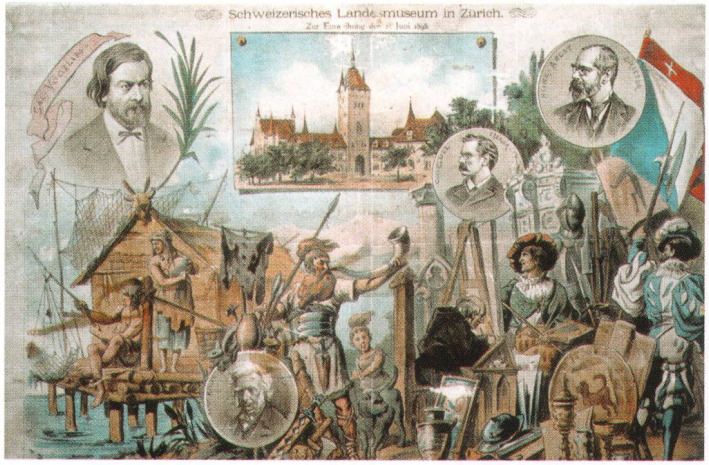
Il soumet donc la question à la Commission fédérale, qui nomme une sous-commission, laquelle rend le 27 septembre 1888 un projet de musée qui devra *»donner une image aussi complète que possible du développement culturel et artistique sur le territoire de la Suisse actuelle, des temps préhistoriques à la fin du 18ème siècle«*. Il est précisé qu'en aucun cas les institutions des autres cantons ne devront en pâtir; au contraire, elles devront continuer à bénéficier du soutien fédéral, et profiter des relations avec le futur musée national.

Après d'abondants débats, délais et allers-retours d'une Chambre à l'autre et des Chambres au Conseil fédéral, l'arrêté instituant le Musée national suisse est adopté le 27 juin 1890.

Reste l'épineuse question de la localisation, confiée pour plus de sérénité à un groupe d'experts étrangers[5], qui le 25 octobre 1890 rend un rapport sur les avantages et inconvénients de chacune des variantes. Relevons qu'en promettant de lui céder sa riche collection préhistorique, la fameuse Société des Antiquaires de Zurich apporte un argument de poids en faveur d'un siège zurichois.

fig. 1
Toile de Rodolphe-Auguste Bachelin, 1867.
Gemälde von Rodolphe-Auguste Bachelin, 1867.
Tela di Rodolphe-Auguste Bachelin, 1867.

fig. 2
L'ouverture du Musée national en 1898: les lacustres sont de la fête. Dans les médaillons, de gauche à droite, S. Vögelin, F. Keller, G. Gull et H. Angst.
Die Eröffnung des Landesmuseums im Jahre 1898: die Pfahlbauer sind eingeladen.
L'inaugurazione del Museo nazionale nel 1898: i lacustri sono cordialmente invitati.



Le 16 décembre 1890, le Conseil des Etats opte pour Zurich. Trois jours plus tard, le National choisit Berne. L'affaire est ajournée; à la session de printemps, même scénario et report à la session d'été. Entre-temps, presse et public se passionnent pour la question, et il faut l'intervention du Président de la Confédération pour que, le 18 juin 1891, les Chambres s'accordent enfin.
En 1892, Heinrich Angst est nommé à la tête du musée dont l'architecte G. Gull entreprend la construction en 1893, alors que les collections se développent déjà. En 1897, Angst réclame les antiquités déposées au Palais fédéral, qui prennent bientôt, avec les tableaux de Bachelin, le chemin de Zurich.

Nos ancêtres les lacustres

Le Musée national suisse, pseudo-château pluristyle, ouvre ses portes le 25 juin 1898; quelle est sa mission? L'arrêté fédéral du 27 juin 1890, qui en constitue aujourd'hui encore la base légale, stipule entre autres qu'il doit rassembler et conserver *»des antiquités nationales significatives«*[6].
Au plan politique, le Musée national est édifié pour être édifiant: il s'agit de forger une identité nationale autour des témoins d'un passé prestigieux. Un état d'esprit que traduisent abondamment (et sans doute exagérément) les discours de l'époque, où foisonnent les mots »Vaterland«, ancêtres et gloire. Dans son message du 31 mai 1889, le Conseiller fédéral Karl Schenk souhaite que le futur musée soit *»une incarnation de l'idée nationale«*, un *»grand livre d'images de l'histoire suisse«*, une *»représentation du savoir-faire, du grand passé historique, de la gloire et de la renommée de notre peuple«* ou encore *»un terrain noble et fertile où faire croître chez la jeunesse la force d'agir et l'amour de la liberté«*. Le patriotisme prend parfois des accents religieux, qui érigent le musée en *»temple à la gloire de nos ancêtres«*[7]. Qui a visité la salle des armes du Musée national suisse sait que ces envolées ne sont pas qu'oratoires: la »cathédrale de la nation« existe bel et bien, et elle est de style plus ou moins néo-gothique. Et l'archéologie? L'achat de la collection Gross était, on l'a vu, *»un encouragement à la piété«*. En 1898, l'exposition du Musée national est, en gros, vouée à une trinité: les »lacustres«, les hauts-faits militaires des Confédérés, le savoir-faire artisanal. Trois volets qui illustrent la particularité et la souveraineté du pays, mais aussi sa position de repli au sein de l'Europe industrielle. Spécialité suisse, les lacustres aux crânes raffinés qui bâtissaient des villages idylliques sur des eaux paisibles, isolés du monde auquel seule une étroite passerelle les reliait, méritent bien une place de choix au »temple« (fig. 2). Et les objets du culte sont fournis en abondance par la collection Gross et celle de la Société des Antiquaires de Zurich.
Mais il serait faux, bien sûr, de réduire l'archéologie d'alors aux images d'Epinal patriotiques. Dès le début, l'approche scientifique occupe la place qui lui revient: dans l'ouvrage qui célèbre l'ouverture du Musée, une contribution de J. Heierli fait en effet le point sur l'archéologie et la préhistoire suisses, relate en détail l'histoire des connaissances depuis le moyen-âge, expose la chronologie relative et absolue, et plaide en faveur d'une archéologie moderne. Dans le même volume, R. Ulrich publie un article sur les nécropoles d'Arbedo[8].
En un siècle d'existence, quelle a été la place de l'archéologie au Musée national - et celle du Musée national dans l'archéologie suisse? Bref survol[9].

1893-1930

Dès 1894, R. Ulrich, conservateur de la Société des Antiquaires de Zurich, est aussi responsable - bénévole - des collections archéologiques du Musée. Surveillant de loin la »fouille« des tombes dégagées depuis 1893 dans la région d'Arbedo, il passe trois ou quatre fois l'an sur les chantiers et achète tous les objets (en secret, pour contrer l'avidité des antiquaires italiens). Le même scénario se produit dès 1900 à Giubiasco.
En 1904, David Viollier (fig. 3) est engagé comme assistant bénévole; de fait, il remplace Ulrich malade et introduit l'archéologie moderne au »château«. Dès 1905, il dirige les fouilles de Giubiasco, puis celles de Kaiseraugst après négociation avec le gouvernement argovien. Les investigations du Musée se heurtent en effet à des réticences fréquentes de la part des propriétaires et des autorités locales; en 1906 déjà, un accord est passé avec les che-

mins de fer pour que toute trouvaille faite sur leurs chantiers, donc en terrain fédéral, soit déposée au Musée national. En 1909, Viollier est titularisé responsable de la collection archéologique.
En 1910 arrive Fernand Blanc (fig. 4). Bien qu'engagé comme restaurateur, il prend la tête des fouilles de Kaiseraugst puis conduit, durant une vingtaine d'années, deux ou trois chantiers par an, essentiellement dans le canton de Zurich. Les plus longues ont lieu à Bülach, de 1919 à 1928. Signalons aussi deux campagnes menées par Paul Vouga qui, bien que conservateur au Musée de Neuchâtel, fouille pour le Musée national à Saint-Aubin et Auvernier, en 1926 et 1928; les objets sont livrés à Zurich.
Si les fouilles contribuent majoritairement au développement des collections, de nombreuses pièces sont aussi achetées[10]. En 1912, l'entrée en vigueur du Code civil, qui ne permet plus de constituer des collections privées, incite à en acquérir plusieurs[11]. D'autres ensembles sont échangés à des musées, contre des tombes de Giubiasco ou des »doublets» issus des palafittes. Enfin, nombre d'objets sont reçus par don ou par legs.
Par ailleurs, *»afin que le chercheur qui n'a pas le temps d'aller étudier les objets dans tous les musées de Suisse trouve au moins, au Musée national, le mobilier typique sous forme de répliques de bonne qualité«*[12], Charles Kaspar, employé de 1909 à 1919, produit chaque année des centaines de copies, notamment d'inscriptions et de bronzes romains. Il moule aussi, en 1913 et les années suivantes, les pièces en bois mises au jour sur le site de La Tène. Cette politique des répliques permet aujourd'hui au Musée de présenter tant bien que mal une exposition portant sur tout le territoire.
Sous-directeur du Musée depuis 1913, Viollier actualise régulièrement l'exposition qui, par son strict classement chronologique et par sa densité, reste toutefois assez hermétique au profane (fig. 5). Viollier tient scrupuleusement à jour l'inventaire des objets, systématiquement photographiés, tout comme les pièces d'autres musées; il établit ainsi une précieuse documentation scientifique. Il publie nombre d'articles dans l'Indicateur d'antiquités suisses (IAS ou *ASA*), ancienne revue de la Société des Antiquaires de Zurich désormais éditée par le Musée national.
Développement de la collection, répliques, inventaire et documentation: Viollier et ses collaborateurs ont jeté les bases d'un secteur archéologique qui, très tôt, a développé une activité foisonnante et indépendante à la fois, tout en apportant nombre d'innovations à l'ensemble du Musée[13].
Viollier se retire en 1930, et Emil Vogt (fig. 6) devient responsable des collections archéologiques.

1930-1961

En 1906 déjà, le directeur du Musée déplorait le manque de place, aggravé au fil des ans par l'afflux d'objets. Au début des années 30, on doit libérer une aile du »château« occupée par l'Ecole d'arts appliqués pour y installer, entre autres, la préhistoire. Peu après son arrivée, Vogt a donc l'opportunité d'installer l'archéologie dans de nouveaux quartiers. Enrichie de maquettes, la nouvelle exposition est plus accessible au grand public, les spécialistes pouvant désormais recourir à une collection d'étude bien distincte; c'est d'ailleurs-là une nouveauté dans le Musée. En outre, l'atelier de conservation-restauration est remplacé par un véritable laboratoire aménagé dans les nouveaux locaux. Le tout est inauguré le 23 mai 1935.
Entretemps, la section d'archéologie continue à mener un grand nombre de fouilles, à acheter quantité d'objets et à produire d'abondantes copies. En 1939, alors que les collections sont en partie évacuées -et que Vogt est délégué par le Conseil fédéral au VIème Congrès international de Berlin-, paraît le premier numéro de la Revue suisse d'art et d'archéologie (RAA ou *ZAK*), qui remplace l'Indicateur.
En 1944, Blanc est remplacé par Werner Kramer, qui introduit une approche plus scientifique, fondée sur la chimie, de la conservation-restauration, et modernise le laboratoire en conséquence.
En 1948, on fête le demi-siècle. A l'heure du bilan, le directeur F. Gysin relève la richesse des collections archéologiques et aussi leurs lacunes, puisque certaines régions et périodes y sont peu représentées par le hasard des fouilles et des achats. Il note aussi que s'il était jadis facile de mener des fouilles partout en Suisse, les cantons sont devenus de plus en plus jaloux de leurs vestiges. Il préconise que le Musée national prélève systématiquement sa part d'objets sur les chantiers cantonaux, en échange de prestations diverses... Il salue enfin le rôle pionnier joué par l'archéologie dans l'exposition, la collection d'étude et la conservation-restauration[14].
Depuis 1947, Vogt mène de vastes fouilles programmées à Cazis puis à Egolzwil, en plus d'autres chantiers secondaires. Parmi les trouvailles d'Egolzwil, réparties après traitement entre le Musée national et celui de Lucerne, de nombreux bois gorgés d'eau sont désormais conservés par la méthode de l'alcool-éther, que Vogt a vu expérimenter au Danemark en 1952[15]. En 1959 et 1960 ont lieu les fouilles de la né-

fig. 3
David Viollier.

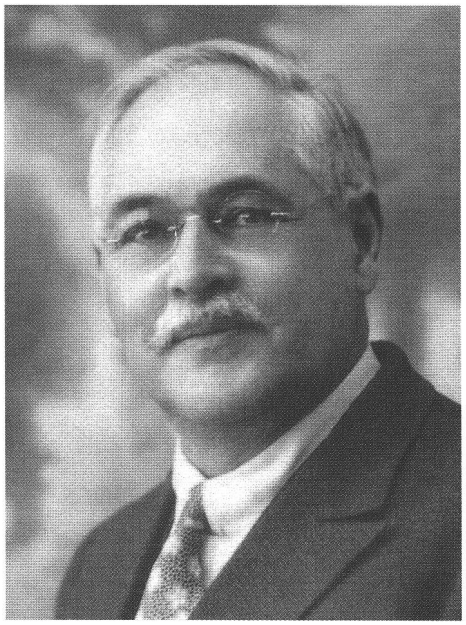


fig. 4
Fernand Blanc.

fig. 6
Emil Vogt.

fig. 5
L'exposition permanente avant 1935.
Die Dauerausstellung vor 1935.
La mostra permanente prima del 1935.

cropole néolithique de Lenzburg, dont plusieurs sépultures sont prélevées en bloc puis consolidées et fouillées en laboratoire. Si les dons et les achats de pièces archéologiques se sont raréfiés, le Musée peut encore, en 1959, acheter la collection Ritter, l'une des dernières grandes collections liées à la correction des eaux du Jura.
En résumé, en plus des fouilles et autres travaux scientifiques, l'apport de Vogt est marqué par l'essor de la conservation-restauration et par la modernisation constante des collections et expositions, facilitées il est vrai par une conjoncture qui permet, entre autres, d'augmenter les effectifs. Plus didactiques, adornées d'audacieuses reconstitutions que la muséologie d'aujourd'hui réprouverait en grande partie, les salles d'archéologie rénovées entre 1954 et 1968 reflètent une tendance propre à l'ensemble du Musée, de plus en plus soucieux de son public. Parallèlement, les collections d'étude, la bibliothèque et la renommée internationale d'Emil Vogt créent des liens privilégiés avec la communauté scientifique. Tout en conservant la direction de certains projets archéologiques, Vogt prend celle du Musée en 1961 et René Wyss, assistant depuis 1955, devient conservateur[16].

1961-1990[17]

Devenu directeur, Vogt réorganise le Musée et répartit les domaines de collection en entités distinctes, qui ne deviendront de véritables sections qu'en 1972.
Les fouilles d'Egolzwil et de Cazis se terminent en 1966 et 1970; en plus de diverses interventions ponctuelles, de nouveaux programmes de recherche sont lancés dans les Grisons et au Liechtenstein, puis à nouveau à Egolzwil. Hormis ces recherches programmées, les chantiers se raréfient depuis que les Monuments historiques zurichois, créés en 1958, assument les fouilles de sauvetage dans le canton.
A la retraite depuis 5 ans, Vogt disparaît brutalement en 1975; les travaux d'élaboration qu'il menait sont repris au pied levé par R. Wyss, ce qui ne va pas sans bouleverser les activités de la section[18]. Une nouvelle série de monographies naît en 1975.
La période est aussi marquée par l'expansion du laboratoire. En plus de celles du Musée, les fouilles toujours plus prolifiques des Monuments historiques zurichois et les progrès de l'archéologie subaquatique submergent en effet les restaurateurs, dont l'effectif et l'infrastructure ne peuvent suffire à la tâche. Un nouveau local est aménagé en banlieue pour les bois gorgés d'eau. Avec l'aide du Laboratoire de physique et chimie du Musée, créé en 1958, de nouvelles méthodes sont introduites, comme la lyophilisation des cuirs, des textiles et des vanneries dès 1968. Deux ans plus tard, un atelier pour le remontage de la poterie est aménagé à quelques rues du »château«. Dès 1984, l'appareil pour le traitement au plasma des objets en fer est développé avec l'université de Zurich. A noter que depuis 1980, le canton de Zurich contribue aux frais liés au traitement de ses objets.
La collection grandit moins vite qu'auparavant, si l'on ne tient pas compte des vastes ensembles issus des fouilles zurichoises, qui ne sont que déposés au Musée. En revanche, nombre de moulages et reconstitutions sont produits.
Les salles d'exposition subissent plusieurs liftings. Les années 70 voient aussi se multiplier les expositions temporaires qui, d'abord modestes, prennent de l'ampleur à la fin des années 80. En 1990, M. Höneisen présente »Du chasseur à l'agriculteur: la révolution néolithique« *(Die ersten Bauern)*; l'année suivante, c'est »L'or des Helvètes», par A. Furger et F. Müller.
Chapitre moins réjouissant: suite notamment aux démêlés entre R. Degen, conservateur depuis 1973, et la Société suisse de préhistoire et d'archéologie[19], le Musée, jusqu'alors en harmonie avec le monde scientifique suisse, en est écarté. Un phénomène que renforce, alors que l'archéologie dans les cantons est en plein boum, le contraste caricatural avec une institution fédérale forcément - et pas toujours à tort - jugée lourde, fermée sur elle-même et poussiéreuse.

1991-1998

1991 marque un tournant important. Comme les problèmes de place deviennent insurmontables et que l'extension réclamée par les directeurs successifs depuis 1906 n'est toujours pas en chantier, la section d'archéologie est installée dans des locaux loués à cet effet (fig. 7). Eparpillés depuis des décennies, collection d'étude, bibliothèque, documentation, bureaux et laboratoires sont désormais regroupés sous le même toit. Le déménagement offre l'opportunité bienvenue de moderniser et de rationaliser, notamment en saisissant les quelque 200 000 objets de la collection dans une banque de données informatique.
Le programme de fouilles est redimensionné, avec des recherches de moindre envergure, dont l'élaboration et la publication puissent être assumées dans un délai de deux ou trois ans. Peu touché par l'archéologie de sauvetage et donc mal connu, le domaine alpin offre un terrain propice (voir p. 65ff.).
»Fouilles de luxe« diront d'aucuns - par

ailleurs souvent prompts à dénoncer l'absence de structure pour la recherche en Suisse. Mais s'il servait à financer des sauvetages cantonaux, le budget de fouille du Musée serait vite remis en cause, sans compter les questions que cela ne manquerait pas de soulever quant au choix des chantiers; par ailleurs, comme à Yverdon en 1992, les fouilles de recherche peuvent aussi servir à orienter de futurs sauvetages.
Parallèlement se poursuit l'élaboration des investigations plus anciennes, grâce à l'infatigable R. Wyss qui, assisté du dessinateur C. Geiser, a terminé la publication des fouilles d'Egolzwil avant de s'attaquer à celles de Cazis et de Lenzburg.
Relevons aussi le développement de l'expérimentation archéologique et les animations qui lui sont liées (voir p. 72).

Par ailleurs, la bibliothèque, la documentation, ainsi que l'accès facilité à la collection d'étude attirent les chercheurs et les étudiants, dont l'afflux croissant traduit à la fois la politique d'ouverture de la section et l'amélioration de ses infrastructures d'accueil. Plusieurs complexes sont aujourd'hui à l'étude dans le cadre de mémoires de licence ou de thèses de doctorat (voir p. 77).
Avec ses spécialités (conservation des bois, traitement au plasma, galvanoplastie), le laboratoire traite et copie de nombreux objets pour des institutions suisses et étrangères. Le champ d'activité des restaurateurs s'est aussi étendu à la conservation préventive et à la politique de formation au plan helvétique, en collaboration avec leurs collègues d'autres musées.
Plusieurs expositions temporaires ont été mises sur pied ces dernières années (entre autres *Erare humanum est, Camping au Sihlsee, Le passé recyclé*); réalisée en collaboration avec le Landesmuseum Baden-Württemberg, celle consacrée aux Alamans en 1997 et 1998 a été de loin la plus importante, et la plus visitée. L'exposition permanente est rénovée de fond en comble, avec *La Balade en préhistoire* ouverte en 1995, que complètent dès juin 1998 les nouvelles salles sur l'âge du Fer, l'époque romaine et le Haut Moyen-âge. Des salles où les répliques, on sait pourquoi, côtoient les originaux.
Il y a bien sûr des ombres au tableau. La collection est gelée: la section n'achète plus d'objets, sauf rarissime exception[20], et le mobilier des fouilles récentes reste en principe dans son canton. C'est donc encore et toujours par des répliques que le Musée peut alimenter ses vitrines en témoignages archéologiques récents, à moins qu'ils ne soient zurichois.
En effet, le Musée national suisse est toujours, *de facto* sinon *de jure*, le musée cantonal zurichois. Au début du siècle, alors que les objets affluaient de partout, cette ambivalence ne posait guère de problèmes. Mais aujourd'hui, les complexes déposés par l'archéologie cantonale zurichoise constituent le seul apport, d'où un déséquilibre croissant, sans parler des dépôts saturés et du laboratoire surchargé. A noter que la situation n'est pas satisfaisante non plus pour les archéologues et le public zurichois, qui n'obtiennent ni les services ni l'exposition qu'offrirait un musée cantonal. Posé depuis les années 80, le problème n'est pas nouveau; ce qui l'est plus, c'est que les responsables du Musée et ceux de l'archéologie cantonale sont désormais d'accord sur le principe d'une séparation partielle, dont le sort dépend - hélas- de la conjoncture et des politiciens.
Enfin, le Musée national appartient à l'administration fédérale. Intégré depuis 1989 à l'Office fédéral de la culture (chose en soi sensée), il subit un carcan administratif qui n'a que trop tendance à s'alourdir. L'archéologie étant par excellence un domaine où l'imprévisible et donc l'improvisation sont de mise, la confrontation tend parfois à l'ubuesque.
Bouclons ce chapitre sur une note plus gaie: les relations de la section avec la Société suisse de préhistoire et d'archéologie sont à nouveau au beau fixe.

fig. 7
Les nouveaux locaux de la section d'archéologie.
Der neue Sitz der Sektion Archäologie.
I nuovi locali della sezione d'archeologia.

1999-2013[21]

A l'heure où ces lignes sont tapées, la section d'archéologie du Musée national compte pas moins de 17 collaborateurs, œuvrant à des degrés et à des titres divers. Qu'est-ce qui peut bien justifier son existence à l'avenir, puisque le patrimoine archéologique relève des cantons?
Justement, le morcellement fédéraliste génère des lacunes, que le Musée national peut contribuer à combler. Fouilles de recherche, techniques de pointe en conservation-restauration, expérimentation archéologique, expositions privilégiant la vue d'ensemble: autant de secteurs laissés partiellement inexploités par les missions limitées des cantons. Le Musée national peut donc poursuivre dans ces directions, non sans agir en étroite corrélation avec les instances cantonales auxquelles il peut aussi, le cas échéant, fournir divers services.
En resserrant encore ses liens avec la Société suisse de préhistoire et d'archéologie et ses autres partenaires, le Musée peut aussi constituer un interlocuteur privilégié dans les relations avec l'étranger, et s'engager dans les débats politiques touchant aux intérêts de l'archéologie - sur le trafic des biens culturels par exemple.
Le Musée national a pour but d'offrir, à un public des plus variés où écoliers et touristes figurent en bonne place, un aperçu global de l'histoire suisse. Avec quel message à l'avenir?
Il y a un siècle, la création du Musée s'inscrivait dans un discours politique voué à la quête de l'identité nationale. Un esprit qui au demeurant n'était guère perceptible dans l'exposition archéologique: dans sa prime jeunesse, celle-ci se voulait plutôt miroir fidèle des connaissances scientifiques, à travers un étalage très dense de mobilier, strictement et froidement répertorié selon les critères chronotypologiques. Puis l'exposition s'est éclaircie, au service d'une sainte mission pédagogique: expliquer au profane, le plus intelligiblement possible, le passé lointain de nos régions. Et aujourd'hui? On admet volontiers que les sources archéologiques, trop lacunaires, interdisent de reconstituer scientifiquement les réalités passées, et que leur interprétation relève, comme dans toute discipline historique, d'un discours reflet de son temps. Dès lors, les portes s'ouvrent: pourquoi limiter ce *discours* à la pure pédagogie, souvent voisine de pédanterie? Mieux que bien d'autres branches, l'archéologie peut aussi servir à émouvoir, amuser, faire réfléchir. Les musées, qui fournissent à cet égard un théâtre privilégié, sont de plus en plus amenés à diversifier leur message et à confronter le passé au monde actuel. Certaines récentes expositions temporaires du Musée national allaient dans ce sens.
Poussons un peu plus loin: il y a 100 ans, le patrimoine archéologique servait au discours politique; après des décennies de scrupuleux détachement - justifié par les récupérations du milieu de ce siècle - il est peut-être temps d'oser y revenir. Pourquoi une exposition d'archéologie ne pourrait-elle aujourd'hui être engagée? Celle sur les derniers chasseurs-cueilleurs de Bornéo, réalisée en 1996 avec la Fondation Bruno Manser, suggère que l'archéologie peut servir à débattre des problèmes actuels, et que le temps n'est plus vraiment à une limitation strictement nationale de la notion de patrimoine.

Si, 100 ans après les ronflants discours d'inauguration, le Musée renoue avec une démarche d'ordre vaguement politique, ce sera donc dans une direction diamétralement opposée. N'en déplaise aux mânes des Vögelin, Schenk et autres Pères fondateurs épris de patriotisme lacustre, l'exposition d'archéologie visera entre autres à montrer que rien dans le passé lointain ne justifie le territoire helvétique actuel, que son histoire a toujours dépendu de pôles extérieurs, et que les brassages culturels favorisés par des entités plus larges, comme l'empire romain, ont été porteurs d'enrichissement. Dire qu'il n'y a ni préhistoire ni antiquité *nationales suisses*, voilà à quoi peut servir l'archéologie au Musée national suisse.

1 Pour une histoire détaillée des démarches qui ont conduit à la création du Musée national suisse, voir H. Angst, Die Gründungs-Geschichte des schweizerischen Landesmuseums. In: Festgabe auf die Eröffnung des schweizerischen Landesmuseums in Zürich (Zurich 1898) 1-31. Voir aussi K. Zimmermann, Pfahlbauromantik im Bundeshaus. Der Ankauf der »Pfahlbausammlung« von Dr. V. Gross durch die Eidgenossenschaft im Jahre 1884 und die Frage der Gründung eines schweizerischen National- oder Landesmuseums. Berner Zeitschrift für Geschichte und Heimatkunde 49, 1987, 117-151. Par ailleurs, H. Draeyer, Von den besten Schädel arischer Rasse - ausgestellt im ersten Bundesrathshaus - zu einem Schweizerischen (National-)Landesmuseum. Catalogue de l'exposition »Erfindung der Schweiz, 1848-1998«, Zurich, juin 1998. H. Draeyer m'a aimablement confié son manuscrit, auquel j'emprunte nombre d'informations.

2 Extrait (traduit par l'auteur) du discours de S. Vögelin, cité par K. Zimmermann (note 1) 120.

3 Extraits (traduits par l'auteur) du »Bericht des Bundesrates an die Bundesversammlung über Erwerbung der Pfahlbau-Sammlung von Dr. Gross und das Postulat vom 9. Juli 1883 betreffend Gründung eines schweiz. Nationalmuseums«, du 25 novembre 1884 (cité par H. Draeyer, note 1).

4 Cette notion d'intérêt cantonal sera gommée quelques semaines plus tard par les Chambres, qui ne veulent pas d'une distinction entre antiquités d'importance nationale et antiquités d'importance cantonale. Vaste question: pour certains parlementaires en effet, il n'y a pas d'histoire nationale avant 1798 voire 1848, mais bien des histoires cantonales. Pour le Conseil fédéral au contraire, les hauts-faits des Confédérés appartiennent à l'histoire de la Suisse; »nous pensons que la bataille de Sempach, même si ni les Zurichois ni les Bernois n'y prirent part, est un jour de gloire national et non seulement lucernois ou unterwaldien« (cité par H. Draeyer, note 1).

5 Le Directeur du British Museum, le Directeur de la Collection de l'Hôtel de Cluny de Paris et le Directeur du Germanisches Museum de Nüremberg.

6 Article 2. Le texte intégral est publié notamment chez Angst (note 1).

7 Extraits (traduits par l'auteur) du message de K. Schenk du 31 mai 1889, cités par F. Gysin, »Ziele und Aufgaben des Schweizerischen Landesmuseums und sein Verhältnis zur schweizerischen Volkskunde«. JbSLM 1938-1943, 197-233.

8 J. Heierli, Die Chronologie in der Urgeschichte der Schweiz. In: Festgabe auf die Eröffnung des schweizerischen Landesmuseums in Zürich (Zurich 1898) 45-81. R. Ulrich, Die Gräberfelder von Molinazzo-Arbedo und Castione. ibid. 83-107.

9 Cet article se concentre sur la genèse du Musée et sur sa situation aujourd'hui, au détriment d'un récit détaillé, qui serait à la fois fastidieux et trop volumineux, de 100 ans d'activité. Pour davantage d'informations, voir le Jahresbericht des schweizerischen Landesmuseums (JbSLM), 1892-?

10 Par exemple, en 1909, les collections Vouga (objets néolithiques de Saint-Blaise) et Fey-Studer (inventaires de 146 tombes de la nécropole du Haut Moyen-âge d'Oberbuchsiten).

11 La partielle contradiction de principe entre l'arrêté fédéral de 1890 sur le Musée national et l'article 724 du nouveau Code civil, qui stipule que le patrimoine archéologique appartient aux cantons, n'est pas relevée dans les rapports du Musée.

12 JbSLM 1907, 51.

13 C'est en tout cas l'opinion du directeur F. Gysin, Das Schweizerische Landesmuseum 1898-1948. Kunst, Handwerk und Geschichte. Festbuch zum 50. Jahrestag der Eröffnung (Zurich 1948).

14 Bilan détaillé chez F. Gysin, Ziele und Aufgaben des Schweizerischen Landesmuseums und sein Verhältnis zur schweizerischen Volkskunde. JbSLM 1938-1943, 197-233.

15 Voir O. U. Bräker et J. Bill (éd.), Zum derzeitigen Stand der Nassholzkonservierung. RAA 36, 1979, 97-145.

16 Les directeurs du Musée national: H. Angst, 1892-1903; H. Lehmann, 1904-1936; F. Gysin, 1937-1960, E. Vogt, 1961-1970; H. Schneider, 1970-1981; J. Schneider, 1982-1986; A. Furger, 1987-?. Les responsables de l'archéologie: R. Ulrich, 1894-1902; D. Viollier, 1904-1930; E. Vogt, 1930-1960; R. Wyss, 1961-1990; L. Flutsch, 1991-?

17 Selon les meilleures analyses, les périodes les plus récentes sont les moins oubliées: elles sont donc évoquées plus sommairement encore, ce qui n'indique nullement que la tâche accomplie par leurs protagonistes soit de moindre envergure.

18 Section qui compte désormais trois collaborateurs scientifiques, avec R. Degen (1973-1994) et J. Bill (1972-1982) puis M. Höneisen (1984-1991).

19 Jusqu'alors secrétaire de la SSPA, Degen entre au Musée en 1973, en restant rédacteur de la revue Helvetia Archeologica, organe de la SSPA. Des conflits éclatent bientôt, qui finissent devant la Justice: depuis, Degen édite la revue à titre privé, sans trop chercher à éviter l'amalgame avec le Musée national, qui souffre indirectement de cette situation conflictuelle.

20 Si le canton de trouvaille n'est pas connu, n'est pas intéressé ou pas en mesure d'acquérir les objets et que ceux-ci risquent de disparaître dans le privé, par exemple.

21 Pourquoi 2013? Parce que ça porte chance, bien sûr; mais il ne faut pas le dire: ça porte malheur, paraît-il.

Das Schweizerische Landesmuseum und die Archäologie

Von den ersten Gründungsbestrebungen im Juni 1880 bis Juni 1998 und darüber hinaus in die Zukunft - was brachte und bringt das Schweizerische Landesmuseum der Archäologie? Vom Raritätenkabinett zur modernen Studiensammlung, vom undokumentierten Fundbeschaffen zur wissenschaftlichen Forschungsgrabung, pendelt das Museum im ständigen Konfliktbereich zwischen seinen nationalen Aufgaben und den kantonalen Besitzansprüchen. Obwohl der Sammlungszuwachs mit der Zeit versiegte, konnte sich das Landesmuseum mit seinen Grabungen, seinen Studiensammlungen, seinen innovativen Dokumentationsmethoden, seinen über die Landesgrenzen hinaus bekannten Restaurierungslabors, seinen Publikumsanimationen und seinen Sonderausstellungen einen wichtigen Platz in der verstückelten Archäologielandschaft der Schweiz verschaffen und einen beträchtlichen Anteil zu deren Bereicherung beisteuern.

L'archeologia nel Museo nazionale

Dal giugno 1880 - data alla quale si intrapresero i primi passi verso una sua costituzione - al giugno 1998 e dopo, quale ruolo ha svolto e svolge il Museo nazionale nel campo dell'archeologia? Tra collezioni di reliquie e collezioni di repliche, tra saccheggi sorvegliati e scavi pianificati, la storia del museo è contrassegnata dalla contraddizione tra la sua missione nazionale e l'appartenenza del patrimonio archeologico ai cantoni. Nonostante la sua collezione si sia esaurita nel corso dei decenni, il museo ha saputo - con i propri scavi, le proprie collezioni di studio, le proprie innovazioni in materia di documentazione e di conservazione-restauro, le proprie manifestazioni per il pubblico, le proprie mostre temporanee - integrarsi in una realtà archeologica svizzera dalle molteplici sfaccettature e contribuire al suo arricchimento.